

Subir, lutter ou devenir ...

Cinq heures du matin, le radio réveil se met en marche signalant l'heure où je dois m'extirper de mon lit, sortir de ce cocon si doux, si chaud et si protecteur pour me préparer à entamer ma journée de travail. En bougeant je sens bien toutes mes articulations, si douloureuses au moment du lever. Lentement, délicatement pour ne pas exciter la souffrance qui sait se réveiller seule, je m'assoie au bord du lit et j'entreprends les quelques étirements que m'a appris le kiné. J'en ai tellement besoin pour arriver à me lever sans crier, pour me rendre à la salle de bain prendre une douche qui, je l'espère, me permettra d'apprivoiser mon corps endolori et de me réveiller totalement. Puis sans enthousiasme je vais prendre mon petit déjeuner.

Tous les matins c'est le même rituel mais cela me devient de plus en plus dur. A quarante ans je me sens usée par les vingt années que je viens de passer à calibrer des fruits. Chaque jour nous sommes cinquante femmes à arriver dans ce grand hangar, cinquante à nous installer, chacune à notre place, devant les chaînes de calibrage, cinquante à attendre la sonnerie qui met tout en branle. Alors les fruits commencent inexorablement à défiler devant nous, orientés en fonction de leur grosseur. Nous les rangeons mécaniquement dans des plateaux ou dans des caisses. Ce sont les machines qui donnent le rythme et nous devons le suivre. Dans cet espace – temps nous ne nous parlons pas, nous ne nous adressons aucun regard, nous avons oublié notre humanité, nous sommes devenues des robots. Huit heures à voir ces fruits défiler, à faire les mêmes gestes à la bonne vitesse, à se crispier pour ne pas perdre de temps, à supporter le bruit des calibreuses. Au début j'en rêvais la nuit. Et puis, on s'habitue à tout.

Pour ce travail nous sommes payées au SMIC, avec quelques primes en plus car nous faisons les 2 huit. Une semaine nous travaillons du matin, de six heures à quatorze heures et la semaine suivante le soir de quatorze heures à vingt-deux heures. Rythme pendulaire pas très en phase avec la vie de famille. Mais dans ce milieu là cela ne compte pas car il faut que les machines fonctionnent le plus longtemps possible pour les rentabiliser au maximum. Heureusement nous avons le week-end pour nous reposer et profiter du silence.

Ce travail j'en ai vraiment besoin mais l'idée de le faire jusqu'à l'âge de la retraite me donne souvent des envies de ne plus exister, de disparaître pour m'évader définitivement de cet enfer. Puis je pense à mes enfants et je redeviens « raisonnable ». Je m'enfonce dans la résignation avec en prime l'idée que l'activité que je mène chaque jour avec tant de difficulté, n'a pas de valeur, qu'elle est invisible. Est-ce le fait qu'elle est faite essentiellement par des femmes ? Jamais rien ne vient contredire ce que je ressens. Beaucoup de mes compagnes de travail disent faire cela pour arrondir les fins de mois du ménage, comme si c'était secondaire, sans vraiment d'importance. La réalité c'est que bien souvent c'est le seul revenu de la famille ce qui ajoute une contrainte supplémentaire.

Je suis une travailleuse saisonnière. Dans cette coopérative je suis employée de mi-septembre à mi-avril. Le reste du temps c'est le chômage qui prend le relai mais sans prime de précarité à cause de la saisonnalité. C'est la loi. Alors en juillet et en Août, pour ne pas perdre d'argent, je vais dans l'entreprise d'à côté emballer des melons. Là c'est une autre histoire. Nous travaillons jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de melons, parfois jusqu'à seize heures d'affilé, dans le bruit. Pas dans la chaleur car ce serait mauvais pour les melons, les salariées on s'en fiche. C'est bien dommage que les melons n'aient pas d'oreille. Toujours payées au SMIC avec, cerise sur le gâteau, un lissage des heures. Ça évite ainsi de payer des suppléments de salaires et ce en toute légalité. Encore une fois ce sont en grande majorité des femmes qui font les frais de cette situation.

La nuit, quand je ne dors pas, je pense à ces femmes qui dans d'autres temps se sont levées pour protester contre les conditions de travail qui leur étaient faites et qui confinaient à l'esclavage. Je pense à Rosa la cigaretière de Marseille, à Elisa la transbordeuse d'orange, à Martha la jeune ouvrière illettrée des filatures, à Soizic la sardinière, à Rachel la femme de chambre étrangère. Elles l'ont fait, elles en ont eu le courage. Qu'est-ce qui fait, qu'à un moment donné, on se met à avoir ce courage là ? C'est souvent l'humiliation de trop. C'est cette humiliation de trop qui a fait arrêter le travail à toutes ces femmes. Tout d'un coup, ensemble, elles se sont senties fortes et ensemble elles ont dit « Stop. Nous n'irons pas plus loin ». Cela a été chaque fois une décision spontanée qu'il a fallu tenir sur la durée. Et leurs trompettes ont réussi à faire tomber les murs de Jéricho.

Moi je ne lutte pas, je subis. Peut-être simplement parce que ma situation est « supportable » même si je la trouve très dure. Peut-être aussi parce que nous ne sommes pas organisées, pas solidaires. Chacune est empêtrée dans ses histoires très personnelles de survie familiale qui l'empêche d'envisager un meilleur avenir. En fait l'avenir c'est « demain comment je vais payer le loyer, comment je vais faire manger mes enfants ? ». Mais en même temps la situation n'est pas sombre au point où collectivement nous pourrions crier « il y en a assez ». Alors nous continuons à nous lever tous les matins pour aller effectuer un travail qui nous épuise. Et puis comment pourrions-nous protester dans un emploi sans visibilité, et perçu comme secondaire ? Car le problème est bien là, aucune d'entre nous ne se reconnaît comme une ouvrière ayant quelque chose à dire sur ses conditions de travail. Reconnaissance encore plus obscure du fait de la saisonnalité.

L'espoir pour moi c'est l'évasion dans un imaginaire merveilleux où je n'aurais pas besoin d'engager mon corps dans des travaux ingrats. Mais la vraie question est : puis-je envisager un autre avenir professionnel après vingt ans à calibrer des fruits ? Autrement dit : ai-je encore assez de capacité physique et intellectuelle pour enclencher une reconversion ? Le plus dur alors c'est de croire en moi-même car ces vingt ans ont laminé l'idée que je peux me faire de ma propre valeur. Ai-je seulement une quelconque valeur ? Ça ne me saute pas d'emblée aux yeux, tout comme ne me saute pas aux yeux la reconnaissance d'autrui pour le travail que je fais. Même mes enfants n'ont pas de considération pour ce que je suis chaque jour obligée d'accomplir et qui contribue à les entretenir. C'est difficile, dans cette situation d'avoir foi en moi. Cependant si je me pose la question cela signifie que tout n'est pas perdu. Il faut que je m'accroche à cette idée.

Ce matin je me lève en me disant : « Rien n'est jamais définitif. A défaut de lutter pour le présent, tu peux essayer de te construire un avenir meilleur » Voilà essayer pour au moins avoir la satisfaction de ne pas avoir rien fait. Mais par où commencer et comment être aidée ? Tout d'abord comment me persuader que je peux sortir de cette invisibilité qui m'enveloppe depuis tant d'années ? Il faudra alors que je parte à la recherche de ce regard extérieur de cette rencontre significative qui enclenchera cette résilience qui m'entraînera dans une dynamique de reconstruction.

Exister dans un ailleurs qui reste encore à définir. Cet ailleurs je le chercherai peut-être dans le travail à condition que j'y trouve un sens. Pour le moment je continue de me lever le matin, percluse de douleurs, en me persuadant que demain, c'est sûr, j'arrête de me plaindre et je demande à bénéficier d'un bilan de compétences